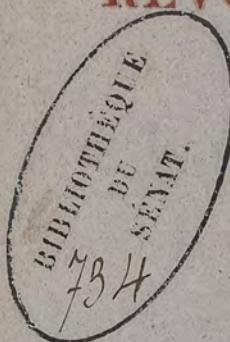


THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

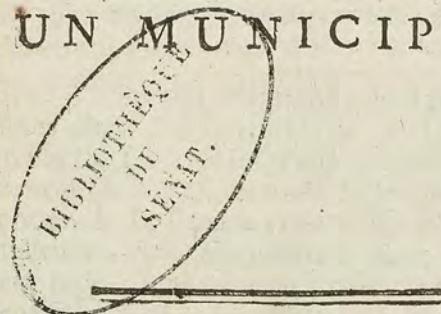
OU



REVOLUTIOINAE

ATLAZ, ATLAZ,
ATLAZ

DIALOGUE
ENTRE
IBRAHIM PACHA
ET
UN MUNICIPAL.



A CONSTANTINOPLE.

1790.

DIALOGUE
KUTRA
IBRAHIM PACHA
TIA
UN MUNICIPIO
A CONSTANTINOPLE

1590

PRÉFACE HISTORIQUE.

Au milieu des grands objets qui occupent la Capitale, les Décrets de l'Assemblée-Nationale, les injures que se disent nos Députés, les querelles des Districts, les marches, les contre-marches des Milices soldées & non soldées, la batterie qu'on a élevée avec tant de prudence entre les jambes du cheval de Henri IV, fixent seuls notre attention; & ne nous permettent pas de voir autre chose.

Il n'est donc pas étonnant que si peu de personnes aient été instruites de l'arrivée d'Ibrahim Pacha, Envoyé secret du Grand-Seigneur: il venoit réclamer, au nom de son Maître, les secours de la France contre les deux Cours Impériales. Son Excelléneé ayant promptement jugé que ses démarches seroient infructueuses, quitta la Capitale dans le même incognito où elle y étoit arrivée. Le hasard me la fit rencontrer à Marseille, encore toute indignée de l'entretien qu'elle avoit eu à Paris avec un zélé Municipal.

Ibrahim Pacha avoit la plus grande impatience de se rembarquer; mais les vents étoient contraires. Nous logions dans le même hôtel; la confiance s'établit peu à peu entre nous. Il me dit le motif de son voyage; il me raconta ce qu'il avoit vu, ce qu'il avoit entendu; il me fit frémir.

A

Je venois de passer deux ans en Egypte ; mon projet avoit été d'aller beaucoup plus loin : mais à la premiere nouvelle de l'heureuse révolution qui s'opéroit en France , j'étois bien vite accouru pour jouir de la régénération de ma Patrie. Qu'on juge de mon étonnement & de ma douleur au récit d'Ibrahim Pacha !

Je n'oublierai jamais ce bon Turc , ni les discours qu'il me tint au moment de nous séparer.

Jeune Chrétien , me dit-il , ton cœur est droit , & je t'aime. Sans les troubles de ton pays , je te dirois , viens avec moi ; je mettrai dans tes mains le Livre des Croyants ; tu verras le jour , & Zulmé , ma fille , plus belle que les houris des Anges , & qui rougit avec tant de grace au nom d'un époux ; Zulmé sera ton partage.

Mais on se doit à son pays : ce n'est point dans le moment de la tempête qu'il est permis de quitter le navire menacé du naufrage.

Adieu..... l'Ange des ténèbres a déployé ses ailes sur le plus florissant des Empires attachés à la Loi de Christ. La puissance des Francs touche à son terme..... Un seul événement peut la sauver..... Hélas ! je tremble qu'Ibrahim Pacha n'ait eu raison.

LE TURC ET LE MUNICIPAL,

OU

*ENTRETIEN secret d'Ibrahim Pacha,
Envoyé de Sa Hautesse, & de M.....*

LE TURC.

ME voici dans Paris, bénit soit le Prophète
Qui m'a fait rencontrer un fidèle Interprète ;
Sans vos avis, sans vous, sage Municipal,
Je pourrois, je le sens, me conduire assez mal ;
Je fais que de vos gouts sur-tout il faut s'instruire ;
Daignez donc en ces lieux m'éclairer, me conduire,
Et m'apprendre à connoître un peuple si vanté
Par ses Arts enchanteurs & son urbanité :
J'ai quitté, pour le voir, les rives du Bosphore,
Où l'Empereur Joseph ne regne point encore ;
Mais où son nom déjà fait pâlir le Croissant.
Envoyé près de vous en ce besoin pressant,
Je viens de votre Roi réclamer la justice ;
Seul il peut, en ce jour, fermer le précipice

Qui s'ouvre sous les pas du sublime Sultan ;
 Seul il peut , sur son front , raffermir le turban.
 Devant ses ennemis prête à fuir en Asie ,
 D'une sombre terreur notre Cour est saisie ,
 Depuis que de Laudon les nombreux étendarts ;
 Sur le Danube altier flottent de toutes parts.
 Le démon des combats , d'une voix menaçante ,
 Au Palais des Sept-Tours a jetté l'épouvante ;
 Le Muphti frémissant , nos Pachas , nos Visirs ,
 Au fond de leur Serrail tremblent pour leurs plaisirs ;
 Nos vieux Eunuques noirs & nos Muets horribles ,
 Pour nos femmes déjà sont des objets risibles :
 Et peut-on l'ignorer ? Les femmes , en tout temps ,
 Des révolutions ont prédit les instants.
 Tels ces oiseaux nombreux qui couvrent nos rivages ,
 Par leurs cris redoublés annoncent les orages .
 Nous péririons enfin si Louis le permet ;
 C'est au Roi Très-Chrétien à sauver Mahomet .
 Daignez donc à ses pieds me guider , je vous prie ,
 Je vais lui présenter des parfums d'Arabie ,
 De l'ivoire , de l'or , des chevaux belliqueux ;
 Ces dons puissent-ils plaire à ce Roi généreux ,
 Tout indignes qu'ils sont de sa grandeur suprême .

LE MUNICIPAL.

Très-illustre Pacha , ma surprise est extrême .
 Eh quoi ! d'où venez-vous , où voulez-vous aller ?
 A qui donc , s'il vous plaît , prétendez-vous parlez ?

LE TURC

Mais, au Roi.

LE MUNICIPAL.

Gardez-vous de tenir ce langage (1).

LE TURC.

Et pourquoi ?

LE MUNICIPAL.

Paix.

LE TURC.

Comment ?

LE MUNICIPAL.

Ah ! ce seroit dommage.

Que tout en arrivant, & sans aller plus loin,
Ici, de vous servir, on m'évitât le soin.

(1) Gardez-vous de tenir ce langage).

Ce Municipal, tout fripon qu'il est, donne ici, ce me semble, un très-bon conseil à Son Excellence. Je vais parler au Roi, dit Ibrahim.... Pauvre Ibrahim, prenez-y garde ; vous serez dénoncé à quelque District ; &, malgré votre caractère, vous serez bien heureux si l'on ne vous accuse pas du crime de lèse-nation..... Un peu plutôt, vous auriez été traité d'Accapareur : chaque chose a son temps....

L E T U R C.

Le Monarque François est-il donc si terrible ?
 On me l'a toujours peint généreux & sensible,
 Et pour les Etrangers, sur-tout, affable & bon :
 On connaît à ces traits l'Empire d'un Bourbon (1).
 A qui dois-je adresser ma priere importune ?

L E M U N I C I P A L.

Aux soixante Districts, à l'auguste Commune,
 Puis aux Législateurs vous ferez compliment,
 Puis vous verrez le Prince avec leur agrément.

L E T U R C.

Je croyois votre Roi beaucoup plus abordable ;
 Notre Maître n'a point cet entour formidable :
 Enfin il m'est aisé de respecter vos Loix ;
 Le sujet d'un Sultan fait révéler les Rois.

L E M U N I C I P A L.

Du respect pour les Rois ! parlez plus bas, vous
 dis-je ;
 Que cet aveuglement me surprend & m'afflige !

(1) On connaît à ces traits l'Empire d'un Bourbon).

Il y a quelques mois que ce vers eût passé pour une flatterie
 assez plate ; aujourd'hui c'est presque un acte de courage
 que d'osier l'imprimer.

Ouvrez les yeux ; sachez qu'aujourd'hui dans Paris
 On ne respecte rien..... (1). Vous paroissez surpris ;
 Mais c'est la vérité. Dans vos mœurs trop grossières,
 Vous êtes encore loin du siècle des lumières ;
 Pour nous , graces au ciel , ainsi qu'aux beaux esprits ,
 De ce siècle étonnant nous connaissons le prix ,
 Et nous en profitons en peuple libre & sage :
 De ce grand changement connoissez l'avantage.
 La Bastille n'est plus , & le pouvoir des Rois
 A passé tout-à-coup dans les mains des Bourgeois :
 Depuis ce jour heureux tout va le mieux du monde ;
 Nous allons festement sans craindre qu'on nous
 fronde ,
 Renversant , & les Loix , & la Religion ,
 Et fondant à grands frais..... la CONSTITUTION.

L E T U R C.

La Constitution !..... que ce mot veut-il dire ?

L E M U N I C I P A L.

C'est là notre secret ; mais il doit vous suffire

(1) On ne respecte rien .

J'aurois voulu quelqu'adoucissement à cet hémistiche ;
 car s'il est vrai que le Roi , les Princes , les Ministres ,
 les Loix , la Religion , l'Assemblée-Nationale elle-même
 ne sont pas respectés , les Poissardes & les Grenadiers de la
 Milice le sont ; & c'est bien quelque chose que cela.

De savoir qu'aujourd'hui , sans Constitution ;
 On ne peut exister en corps de Nation ;
 Nous n'en eumes jamais ; & , depuis mille années ;
 Le hasard seul , hélas ! a fait nos destinées.

L E T U R C.

Vous m'étonnez beaucoup , & je sens aisément
 Comment , étant si mal , on veut être autrement :
 Mais ces Rois tous puissants que vante votre His-
 toire ;
 Ces Rois dont nos Sultans ont envié la gloire ,
 Auroient-ils , au hasard , régné mille ans & plus ?

L E M U N I C I P A L.

Pour les défendre ici vos soins sont superflus ;
 De leur antique joug un peuple entier se lasse ,
 Et les Municipaux vont régner à leur place.

L E T U R C.

De vos Municipaux j'ignore les projets ;
 Mais les Rois , en tous temps , furent chers aux
 François :
 Ils régnoient par l'amour ; cette chaîne si belle ,
 Aux autres Nations fut encore de modèle.

L E M U N I C I P A L.

Cet amour pour nos Rois , ces titres révérés
 Que dix siecles de gloire ont en vain consacrés ,

N'étoient que les élans d'un peuple encor barbare ;
 D'un sentiment si doux la raison est avare :
 Que dis-je ? elle en proscrit le plaisir séducteur :
 Il faut , pour être libre , en garantir son cœur. (1)
 Telle est notre morale.

L E T U R C.

Elle est triste & sauvage ,
 Et les peuples , je crois , n'en feront point usage.
 Il est si doux d'aimer ce qu'on doit révéler !
 Excusez ma franchise & daignez m'éclairer.
 Par quel moyen nouveau , que je voudrois com-
 battre ,
 Avez-vous pu sitôt tout changer , tout abattre ,
 Renverser de vos Rois l'auguste autorité ,
 Et fait , d'un peuple doux , un peuple révolté ?

L E M U N I C I P A L.

Moyens simples & surs : d'abord , avec prudence ;
 Nous avons , de la Cour , trompé la vigilance ,

(1) Il faut , pour être libre , en garantir son cœur .

Voilà , ce me semble , en peu de mots , l'esprit des mille & une brochure qui ont paru depuis trois mois. Peuple , rougissez de votre amour pour vos Rois : ils ont fait votre malheur ; presque tous ont eu des Maîtresses , preuve incontestable que vous êtes le plus malheureux des peuples. Craindez vos Rois ; armez-vous , & laissez-nous faire : telle est donc la logique patriotique. Pauvre peuple !

Et du peuple étonné vanté le dévouement ;
 Lui seul , avons-nous dit , lui seul en ce moment ;
 Peut , d'un Roi qu'il chérit , soutenir la Couronne ;
 Il est le défenseur , il est l'appui du Trône :
 Les Princes & les Grands en sont les ennemis ;
 Ce peuple à son Roi seul prétend être soumis ;
 A ce prix il est prêt de lui donner sa vie.
 Par ces discours flatteurs , une Cour endormie ,
 Au sein des voluptés , prolongeait son sommeil ,
 Et n'a vu le péril qu'au moment du réveil (1).

L E T U R C.

Il est affreux : mais , quoi ! ce Ministre qu'on vante ,
 Ce Visir étranger dont la plume éloquente
 Promettoit aux François les plus heureux destins ,
 N'a-t-il pu prévenir vos coupables desseins ?

(1) Et n'a vu le péril qu'au moment du réveil).

Ah ! qu'il étoit profond , ce sommeil ! & que l'instant du réveil a été douloureux ! Où sont ces sujets soumis & fidèles qui n'avoient , disoient-ils , d'autre désir , d'autre volonté que de faire également courber toutes les têtes devant la majesté du Trône ?

Ces songes séduisants se sont évanouis , & l'anarchie regne d'un bout du Royaume à l'autre. Le Roi , dit-on , doit avoir le pouvoir exécutif dans toute sa plénitude ; trois millions d'hommes sont armés ; ces Milices ont des Chefs , & pas un d'eux n'a été nommé par le Roi .

L E M U N I C I P A L.

Il n'en eut pas la force. Homme incertain, timide,
 Sans plans & sans projets, de louanges avide,
 Séduit par le hasard, par ses besoins pressants,
 Par son ambition, sur-tout par notre encens,
 Il a, pour plaire au peuple, appuyé l'entreprise;
 Ses mains ont renversé la Noblesse & l'Eglise,
 Et du Trône ébranlé sappé les fondements (1):

(1) Et du Trône ébranlé sappé les fondements).
 L'Histoire , en nous montrant M. N. rappellé sur le
 trône des Finances , & bientôt après placé à la tête des
 affaires , nous dira qu'il trouva des semences de discorde
 & de haine répandues dans les Provinces entre les Ci-
 toyens de toutes les classes. Ces semences y avoient été jettées
 par ses prédecesseurs. L'Histoire nous dira que M. N. ne
 crut pas devoir les étouffer lorsqu'il en étoit encore le maî-
 tre ; elle nous dira qu'ayant vu M. de Calonne renversé par
 le Clergé , M. l'Archevêque de Sens par la Noblesse & la
 Magistrature , il voulut s'étayer de la faveur populaire ,
 & régner par elle. Il se flatta de pouvoir toujours arrêter à sa
 volonté les prétentions du peuple..... Et il se trompa , &
 il trompa son Maître , lorsque dans son Rapport au Con-
 seil , du 23 Novembre 1788 , il dit : « On croit que le
 » Tiers-Etat , & alors on l'appelle Peuple , est souvent in-
 » considéré dans ses prétentions , & que la première une
 » fois satisfaite , une suite d'autres demandes pourront se
 » succéder ; & nous approcher insensiblement de la dé-
 » cratic ». Il ne se faisoit cette objection que pour la dé-

Semblable au chêne altier qui méprisoit les vents,
 Qui portoit jusqu'au ciel son superbe feuillage,
 Fier des enfants nombreux croissants sous son ombrage:

Le Trône a vu tomber ses enfants généreux;
 Comme le chêne antique il succombe avec eux.

L E T U R C.

J'entends : mais de ce Roi la bonté souveraine
 Reconnoîtra l'abyme où son erreur l'entraîne.
 Il peut , autour de lui , rassembler des soldats ,
 Arrêter vos complots , confondre des ingrats ,
 Venger l'honneur du Trône & punir des rebelles ;
 Sa Noblesse guerriere & ses Princes fideles
 Verseront tout leur sang pour soutenir ses droits.

truire.... Cependant , en mettant son opinion à la place de celle des Notables , il se chargeoit évidemment de l'événement ; il se rendoit garant du succès. Quelle seroit sa réponse aujourd'hui à ce reproche accablant de son Roi détrompé ,

Où m'avez-vous conduit ?

L'Histoire enfin , toujours juste , quoique sévere , nous montrera ce Ministre honnête homme ; mais trop vain , trop ridicule , emporté loin du but où il vouloit atteindre. Elle nous le fera voir jugeant les hommes comme il vouloit , qu'ils fussent , & non comme ils sont ; nous le peindra , livré trop tard à des repentirs inutiles , se reprochant jusqu'à la mort le malheur de la France , & celui d'un Roi qui méritoit un meilleur sort.

Et que font, en ce jour, ces fiers soutiens des Rois ;
 Ces heureux d'Orléans, dignes fils d'Henri Quatre,
 Qui savoient, à la fois, servir, plaire & combattre ;
 Ces Condés si fameux, ces Bourbons, ces Contis,
 Ces Guises si vantés, ces grands Montmorencis ?
 Dans ces jours de combats gardent-ils le silence ?

LE MUNICIPAL.

Les Princes sont proscrits (1)... ils ont quitté la France ;
 Les autres sont à nous.

LE TURC.

Qu'entends-je ? Et ces soldats
 Qui jouissoient ici du prix de cent combats ;
 Ces guerriers dont Biron quarante ans fut le pere ?

LE MUNICIPAL.

Nous leur avons appris que la France est leur mère,
 Et ce mot a suffi : ces dignes Citoyens

(1) Les Princes sont proscrits).

L'Europe étonnée voit le Frere du Roi de France & tous les Princes du Sang exilés & proscrits : elle demande leur crime. Le crime des Princes est d'avoir eu la défiance que le Monarque & ses Ministres du moins devoient avoir.... leur crime enfin, est d'avoir signé un Mémoire, dans lequel ils supplioient le Roi de régner.

Sont , de nos libertés , les plus fermes soutiens :
 Ils ont bravé leur Prince ; ils ont avec audace ,
 Et pour fort peu d'argent , servi la populace :
 Rassemblés , à grands frais , dans les murs de Paris ,
 Une terreur utile est dans tous les esprits ,
 Depuis que ces soldats , qu'aucun ordre n'arrête ,
 Traient la Capitale en pays de conquête (1).
 Ah ! que n'avez-vous vu ce jour , cet heureux jour ,
 Que le ciel contempla d'un regard plein d'amour !
 Ce jour où tout un peuple , aveugle en sa furie ,
 Et , sans savoir pourquoi , frémissant pour sa vie (2) ,
 Pousoit jusques au ciel ses affreux hurlements ,

(1) Traient la Capitale en pays de conquête .

Lorsque les Légions , dit Montesquieu , eurent appris ce dangereux secret , qu'elles pouvoient disposer de l'Empire , le Trône fut bientôt au plus offrant & dernier enchérisseur .

(2) Et , sans savoir pourquoi , frémissant pour sa vie .

Ah ! c'est bien ici le cas de s'écrier : Pauvre peuple ! pauvre peuple ! & de quoi tremblois-tu ? Tu craignois que ton Roi ne te fit égorguer , piller , bruler , détruire ; as-tu véritablement eu ces craintes ridicules ? Il faut le croire ; elles rendent au moins compte de tes fureurs & de tes crimes... Mais si des traîtres avoient affecté ces terreurs odieuses afin de se livrer , avec quelqu'apparence de justice , aux excès auxquels ils se sont portés... si le peuple avoit secondé leur rage , plutôt pour satisfaire sa curiosité féroce , que pour assurer une vengeance qu'il croyoit légitime ; (ce que je ne veux , ni ne puis penser) il ne resteroit plus qu'à le taire & à fuir .

Avant-coureurs certains de ses plaisirs sanguinaires !

Le canon, le tocsin, les cris, le vin, la rage,

De cette Ville immense annonçoient le pillage ;

Femmes, vieillards, enfants, avec férocité,

Répéroient à l'envi, vengeance, liberté ;

Aux Ministres, aux Grands, tous reprochoient des crimes,

Tous demandoient du sang & vouloient des victimes :

Notre voix les indique : aussi-tôt mille bras

A deux infatnés donnent mille trépas ;

Leurs cœurs encore fumants, leurs têtes effrayantes,

Ont satisfait nos yeux sur des piques sanguinaires :

Que dis-je ? en ce moment de tumulte & d'effroi,

De la nature même on méprisa la Loi.

Ce peuple si léger, connu par sa folie,

Des plus cruels tyrans surpassa la furie :

Je l'ai vu, du beau-pere, au gendre frémissant,

Présenter, sans pâlir, le crâne encore sanguin,

Le forcer de baisser cette tête livide,

Et l'égorger après dans sa joie homicide.

Je l'ai vu promener ses bourreaux dans Paris,

Et porter, devant eux, la liste des proscrits,

Présenter aux autels, devenus leurs complices (1),

(1) Présenter aux autels, devenus leurs complices).

On a par-tout chanté le *Te Deum*; on a par-tout bénî les drapeaux. On ne peut exiger l'héroïsme des hommes, je

De nos heuteux forfaits les sanguinaires prémisses;
 C'étoit peu : je l'ai vu , docile à notre voix ,
 Abjuré , désormais , tout respect pour ses Rois .
 J'ai vu ce peuple entier , déserter ses murailles ,
 Inonder la campagne , & voler à Versailles ,
 Y porter les flambeaux , & , le fer à la main ,
 Demander , à grands cris , & du sang , & du pain (1) :
 Oh ! pour un Citoyen quelle nuit mémorable !
 J'ai vu dans ce Palais , jadis si redoutable ,
 Où tout , jusqu'au silence , imprimoit le respect ,

le fais. Mais combien je suis affligé qu'il ne se soit pas trouvé un seul Curé dans Paris..... un seul Evêque dans le Royaume qui ait osé refuser l'entrée de son Eglise aux coupables drapeaux d'un peuple révolté... & qui , nouvel Ambroise , n'ait dit à ceux qui les portoient : *Retirez-vous du Temple du Seigneur , vous qui vous y présentez les mains tâties du sang de vos frères.* Nos Philosophes de vingt ans auroient peut-être traité ce Curé de fanatique ; le peuple en dérire auroit voulu le lapider... mais , non ; cet homme courageux auroit vu , de son vivant , son nom inscrit dans les fastes de la Monarchie.

(1) Et du sang , & du pain).

Si cet hémiſtique eſt heureux , c'eſt parce qu'il eſt vrai : Oui , du sang & du pain : voilà le cri de cette horde anthropophage tombée à Versailles le 5 Octobre dernier. De quel pays ſauvage eſtoit-elle ſortie ? de Paris : devant qui marchoit-elle ? devant l'armée Parifiennne , commandée par M. de la Fayette..... quel eſtoit le but de cette armée ? elle veuoit enlever ſon Roi.

Les

Les pâles Courtisans frémir à notre aspect.
Sous ces lambris dorés , l'horreur & l'épouante
Fouloient aux pieds le Trône & sa pourpre san-
glante ;

J'ai vu ses défenseurs , incapables d'effroi ,
Poursuivis , égorgés sous les yeux de leur Roi (1) ,
Qui , parmi les poignards , écoutant la clémence ,
Défendoit à leurs mains une juste vengeance ;
Je les ai vu sanglants , ne sachant qu'obéir ,
Epargner leurs bourreaux , & se taire , & mourir.
J'ai vu la Reine même , au milieu des alarmes ,
Parmi les cris , les morts , les flambeaux & les
armes ,

Ne songeant qu'à son Fils , le portant dans ses bras ,
Echapper , avec peine , au plus affreux trépas.
Je l'avoue à regret , son sublime courage (2) ,
En ce moment d'horreur , confondit notre rage ;
J'ai vu nos Citoyens reculer & frémir ;
De cet instant d'oubli nous les fimes rougir.

(1) Poursuivis , égorgés sous les yeux de leur Roi .)

Qu'avoient fait les Gardes-du-Corps pour être pour-
suivis , chassés , égorgés comme des bêtes fauves ? Hom-
mes de sang , que vous avoient-ils fait ?

(2) Je l'avoue à regret , son sublime courage .)

Le sort de cette malheureuse Princesse intéressa l'Europe
entière ; le courage qu'elle a montré dans ce jour d'hor-
reur , & depuis , est l'objet de son admiration &
l'Europe ne fait pas tout encore .

Ils ont tous vu le Roi, que la France révere ;
 Devant eux, en ce jour, descendre à la priere,
 Implorer leur pitié pour ses Gardes soumis,
 Et, comme ôtage enfin, les suivre dans Paris.

LE TURC.

Votre Roi prisonnier !

LE MUNICIPAL.

Parlez bas ; les Provinces,
 Mécontentes déjà de l'exil de nos Princes,
 Ne se doutent que trop de cette vérité ;
 Il faut la leur cacher avec dextérité.

LE TURC.

Vous me faites horreur ; les farouches Tartares,
 De carnage altérés, sont, moins que vous, barbares :
 Quoi ! ce sont là vos mœurs, & vous êtes François ?
 On m'avoit bien trompé. Les monstres des forêts,
 Les lions rugissants, le tigre sanguinaire,
 Le cannibal affreux qui boit le sang d'un frere,
 Sont plus humains, plus doux ; leur excuse est la
 faim.

De ces atrocités qu'espérez-vous enfin ?

LE MUNICIPAL.

Nous voulons être heureux.

L E T U R C.

Être heureux ! vous ?

L E M U N I C I P A L.

Sans doute.

Du suprême bonheur le pouvoir est la route,
 On n'en fauroit douter ; & les Municipaux
 Veulent en tout , des Rois , se montrer les rivaux.

L E T U R C.

Vous , heureux ! Les brigands , tous fumans de
 carnage ,
 Parlent-ils de bonheur dans leur antre sauvage ?
 Leurs mains , teintes de sang , s'arrachent des lam-
 beaux ;
 Ils s'égorgent l'un l'autre en creusant leurs tombeaux.
 Eh ! qui peut arrêter , au sein de la licence ,
 D'un peuple révolté la farouche insolence ?
 C'est un taureau fougueux qui brise , en mugissant ,
 Le joug qu'on imposoit à son front menaçant ;
 Le champ qu'il sillonnaoit , désormais sans culture ,
 De son Maître & de lui sera la sépulture ;
 Ces guérets si féconds feront abandonnés ,
 Leurs possesseurs tremblants feront exterminés ;
 Alors , lâches flatteurs d'un peuple ivre de rage ,
 Vous applaudirez-vous encor de votre ouvrage.

O vous! qui des humains voulez être l'appui ;
Faites tout pour le peuple, & jamais rien par lui (1).

L E M U N I C I P A L.

Tout pour le peuple! eh quoi! quelle idée est
la vôtre?

Très-illustre Pacha, notre but est tout autre :
Si nous avons des Rois avili le pouvoir,
Abattu la Noblesse & brisé l'encensoir ;
Si nous portons par-tout le flambeau de la guerre ;
A ce peuple insensé si nous cherchons à plaire,
Nous ne prétendons point servir des furieux
Faits pour nous obéir, indignes d'être heureux.
Nous travaillons pour nous : cependant, je l'avoue,
En vain dans les Journaux on nous vante, on nous
loue ;

En vain sur le Théâtre, à l'Eglise, en tous lieux,
Regne, pour nous servir, un esprit factieux ;
Il faut en convenir, ce peuple m'intimide ;
Il prend encore ici notre fureur pour guide ;
Il peut braver son Roi, l'enchaîner, l'outrager (2),
Et demain, par caprice, il peut nous égorer.

(1) Faites tout pour le peuple, & jamais rien par lui.)

Tous nos maux viennent de l'oubli de ce principe politique ; tous les grands Administrateurs l'ont connu. . . . J'invite ceux qui veulent marcher sur leurs traces à le méditer.

(2) Il peut braver son Roi . . . l'enchaîner, l'outrager.)

Est-ce donc du peuple François dont il est ici ques-

L E T U R C.

Il feroit juste, au moins : adieu ; cette espérance
Me console à l'instant où je quitte la France.

tion ? de ce peuple connu si long-temps par son amour pour ses Rois & par sa générosité ? Ah ! qu'il se hâte de prévenir, par un repentir sincère, le jugement de l'Europe indignée ; qu'il se hâte de manifester aux Nations des regrets si dignes de son caractère connu.

Le repentir vaut mieux que la honte. Le monument de l'un peut, en quelque sorte, effacer l'autre. Que ce peuple coupable se hâte donc d'ériger ce monument du repentir ; que les yeux du voyageur rencontrent sur le chemin de Versailles à Paris, une Pyramide, où seront inscrits ces mots :

Le 6 Octobre 1789,

Le peuple de Paris, secondé de celui de Versailles,

Et trompé par de lâches conspirateurs,
Osa, dans sa fureur sacrilege, enfoncer le Palais de son Prince.

Il égorgea sous ses yeux ses Gardes désarmés.

La Reine même, la Reine, n'échappa qu'avec peine
A ses mains féroces ;

Enfin, il osa contraindre la Famille Royale
A le suivre dans ses murs sanglants & révoltés.

Eclairé sur ses attentats,

Il a voulu laisser à ses enfants un monument de son repentir

Et de ses remords ;

Il a fait ériger cette Pyramide ;

Il veut que, leur rappellant sans cesse les crimes

De leurs peres,

Elle les empêche de les imiter.

Tremblez, le ciel toujours punit les attentats ;
 Venge l'honneur du Trône & confond les ingratis ;
 Sur les Municipaux il peut lancer sa foudre.

LE MUNICIPAL.

Malgré moi je frémis & ne fais que résoudre.
 Ah ! si vous le vouliez, Pacha très-réveré,
 Je vois, contre l'orage, un refuge assuré....
 Permettez, sur vos pas, que je vole en Asie,
 Portons-y le flambeau de la Philosophie :
 Je m'entends assez bien en révolutions,
 Et puis régénérer cinq ou six Nations.
 La fortune, en ce jour, vous & moi nous appelle ;
 Le moment est propice, &, si j'en crois mon
 zèle,
 Après avoir d'abord abattu le Croissant,
 On nous verra bientôt voler chez le Persan,
 De la Perse au Mogol, & du Mogol en Chine,
 Nous prêcherons par-tout la nouvelle doctrine ;
 Par-tout on nous croira, par-tout, sous nos dra-
 peaux,
 Nous saurons convoquer des Etats-Généraux ;
 C'est le point capital : le ciel, propice & juste,
 Formera, comme ici, cette Assemblée auguste.
 Nous trouverons par-tout de foibles Souverains,
 Des Ministres fripons & de plats Ecrivains.
 C'en est assez : partons.

L E T U R C.

Te tairas-tu , perfide ?

A tes lâches complots , qui , moi , servir de guide !

Par un plus juste trait je puis me signaler :

Viens , traître , en arrivant je te fais empâler .

F I N.

(55) 82

5 U T 3 1

Señor, mi Señor T

Albergue de misericordia, mi Señor, albergue de misericordia
Albergue de misericordia de los que tienen que andar en el mundo
Albergue de misericordia de los que andan en el mundo

